3e Année. — N° 54. 10 Septembre 1885.

CE QUI EST EN HAUT EST COMME CE QUI EST EN BAS, ET CE QUI EST EN BAS COMME CE QUI EST EN HAUT

LE MAGICIEN

JOURNAL DES SCIENCES OCCULTES
PHYSIOLOGIQUES, PHILOSOPHIQUES ET MAGNÉTIQUES
Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois.

ABONNEMENTS :
France un an, 8 fr.
— six mois 5 »
Union postale, un an 10 fr
— — six mois 6 »
Le numéro 40c

BUREAUX :
Rue Terme, 14.
Les abonnemts se paient d'avance.

Portraits graphologiques
Grand format......... 10 fr.
Petit format.......... 5
EXPERTISE

ENVOYER MANDATS ET quelques lignes d'écriture à étudier

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont on enverra deux exemplaires. On l'annoncera s'il n'y en a qu'un.

DIRECTRICE : Mme Louis MOND,
Chevalier de l'Ordre académique Marghérita et noble patricienne de la ville de Rosarno (Italie), membre de l'Institut médical électro-magnétique de Toulouse, titulaire de son grand prix du novateur et grande dignitaire du prix Saint-Louis des Commandeurs du Midi (Toulouse), membre de l'école Dantesque de Naples et de plusieurs autres Sociétés savantes, lauréat des expositions de Paris et de Lyon, etc.

Dépôt à Paris, LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
AUGUSTE GHIO, ÉDITEUR
Palais-Royal, 1, 3, 5, 7, et 11, Galerie d'Orléans.

On s'abonne { à Lyon, au bureau du journal, rue Terme, 14. Genève et la Suisse, à l'Agence internationale, place Bel-Air, 1. et dans tous les bureaux de poste.

INSERTIONS :
Dans le courant du Journal, 1 fr. la ligne.
A la page d'annonces, 0 fr. 50 la ligne.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus et il ne sera répondu qu'aux lettres qui contiendront un timbre de retour.



SOMMAIRE

AVIS IMPORTANT

Dans notre second numéro d'octobre nous reprendrons les GRANDES LOIS DE LA NATURE en commençant par les analogies qui vont des planètes au reste de la création et nous continuerons en suivant ce que l'à-propos nous dira. Ce travail sera le complément du premier et, sinon son achèvement, car la fin en est lointaine, du moins son développement progressif et ascensionnel. Nous y traiterons du spiritisme à tous ses points de vue en regard de ceux de l'occultisme.

Feuilleton du *Magicien*. N° 7

NOTRE ÉPOQUE

ET SON MANQUE DE RESPECT

Par Mme Louis MOND

XIII

Une autre Cause

Une autre cause du manque de respect est l'habitude où l'on est de trop admirer ses enfants et de les faire valoir outre mesure, répétant à tout venant ce qu'ils disent et ce qu'ils font ; du moment qu'on les encense à la journée, du moment qu'on les place sur un piédestal plus élevé que le leur, il n'est que logique à eux de se penser au-dessus des autres et de s'élever dans cette idée tout à la fois fausse et malheureuse en leur esprit. La nature humaine ne se refait pas, et l'orgueil étant le premier de ses défauts,

LE MAGNÉTISME

MIS A LA PORTÉE DE TOUS

— C'est chez les extatiques que l'effet est le plus prononcé et c'est sur eux qu'on peut l'étudier dans toute son étendue. Ainsi, l'on a constaté nombre de fois qu'un homme en extase pouvait apparaître *sous sa forme fluidique*, à des gens demeurant à des espaces très éloignés pendant qu'il restait dans la position prise auprès de ceux qui l'entouraient; et, en comparant les heures, on a reconnu que l'extase et l'apparition avaient cessé en même temps, celui où la surexitation du mouvement fluidique s'était arrêté.

— Il est certain qu'il faut une cause à tout cela et, comme jusqu'à présent on n'en a pas donnée, il faut admettre que la vôtre est juste puisqu'elle est réelle.

— Le corps sidéral, je vous l'ai déjà dit, n'est autre que ce que les spirites nomment le périsprit, ces derniers ayant pris et débaptisé ce qui est d'origine plus ancienne qu'eux, mais expliqué ici par l'occultisme qui lui donne sa raison d'être dans les lois qui nous régissent, pendant que le périsprit, tel que l'a édifié Allan Kardec, n'est qu'une création à lui personnelle et sans définition exacte, qu'une simple indication de mouvement sans démonstration établie ni preuves à l'appui ; ce qui doit vous servir à distinguer entre les deux, si mon assertion ne vous suffit pas

— Je trouve votre démonstration parfaite et n'ai rien à y répondre.

— Dans les phénomènes médianimiques, l'esprit du sujet n'est remplacé par aucun autre, ce genre de transposition n'existant pas dans la nature : il dort à l'égal du corps matériel et, ennivré comme lui de lumière astrale, il est en nous comme un liquide dans un vase hermétiquement fermé. Comme lui, aussi, il ne peut s'échapper de son récipient qu'à la condition de briser ce dernier ; c'est-à-dire, par la mort du corps matériel ici, par la destruction du vase là.

— Et, le premier mort, l'esprit s'élève dans l'espace, le second brisé, le liquide se répand sur terre, le volatil tendant toujours à monter, le fixe à descendre ; mouvement qui s'appuie sur l'analogie qui va d'un monde. Vous avez raison, tout s'unit dans la nature et il suffit d'avoir la clef d'un de ses secrets pour avoir celle de tous les autres.

— Au sortir du sommeil somnambulique le sujet perd la mémoire parce que, des trois personnes qui sont en lui, les deux qui priment et dominent en état de veille, sont endormies et pour ainsi dire anihilées pendant le somnambulisme et que la mémoire, proprement dite, appartient à l'esprit et non au corps sidéral, *le seul qui veille quand nous dormons somnambuliquement*

— Ce qui est assez généralement ignoré, cela je le sais !

— Les lois qui président à ces phénomènes ne sont autres que celles qui meuvent le monde. Elles portent sur trois forces se distinguant entre elles : l'âme ou *force d'intelligence*, le corps sidéral ou *force de sensitivité active* et le corps matériel ou *force d'inertie*. Quand l'une d'elles s'exalte dans le mouvement qui les régit ensemble, c'est toujours aux dépens des deux autres qu'elle le fait ; ce qui fait que dans le somnambulisme, celle qui devient active paralyse les deux autres en les saturant de sa propre action.

— Tout ceci, je le possède à fond ; maintenant il faut que vous m'expliquiez comment les sens peuvent changer

---

il ne peut que porter à mal ceux qu'on élève dans cette idée de supériorité personnelle. Si les enfants ont du jugement parfois, ce que nous ne leur refusons pas, tous les germes de l'homme fait se retrouvant en eux, encore ce jugement n'est-il pas assez formé pour qu'ils puissent s'en servir à leur avantage et comprendre que c'est à la tendresse seule de leurs parents qu'ils doivent les éloges dont on les berce, de là, un chassez-croisez de respect qui nuit ce dernier.

Si, à l'exagération des adulations, vient s'ajouter une mise hors position, ce qui est encore un défaut de l'époque, et au-dessus de celle des parents, ce n'est plus seulement le manque de respect qui s'empare de ces petites têtes et les entraîne sur la route de l'orgueil, mais la mauvaise honte, cette porte de toute ingratitude et reniement. On rougit de ses parents comme on rougirait d'un vice ou d'un défaut, on les prend en mépris pour leur infériorité ni plus ni moins que s'ils étaient un déshonneur et Dieu seul sait où l'on s'arrêtera, tant le vol de l'orgueil est rapide dans cette voie de perdition !

XIV

Causes qui naissent des parents et supérieurs

Aux causes dont nous venons de parler, et lesquelles se rattachent tout spécialement à la manière dont sont élevés les enfants, il faut ajouter celles qui naissent des parents et supérieurs, celles qui ont pour principe le caractère et la conduite des uns et des autres ; fautes aussi graves que les précédentes, en ce qui est du respect, et forment leur contre-partie. Passons-les en revue.

S'il est un point sur lequel les parents s'entendent tous : aimer leurs enfants, il en est un sur lequel ils sont loin d'être toujours d'accord, savoir les conduire et diriger. Trop faibles, les uns passent l'éponge sur toutes fautes trop sévères, les autres punissent pour une pécadille ; ceux-ci sont trop prolixes dans leurs remontrances, ceux-là ne les motivent pas assez, d'autres s'emportent et crient pour un rien pendant qu'il en est qui acceptent tout sans mot dire et ne se fâchent jamais, et ainsi de tout le reste.

De cette différence dans la manière d'agir quand on est

de place : pour voir, un somnambule place l'écrit qu'on lui donne à lire sur son épigastre ou sur son front, il goûte les mets qu'on lui présente avec le coude ou toute autre partie du corps, il entend par l'orteil et peut sentir par l'épaule, etc. Comment cela se fait-il ?

— Par le déplacement des sens internes.

— Ceci demande une explication plus grande et plus détaillée que ce que vous venez de me dire là.

— Nos sens sont doubles, *internes et externes*. Ceux qui sont internes appartiennent au corps sidéral, ceux qui sont externes au corps matériel, et les deux ne font qu'un dans le mouvement général de la vie. Tant que nous sommes en état de veille, ils fonctionnent ensemble, leur action étant une dans le mouvement du sens qu'ils représentent ; mais, dans le sommeil naturel, comme dans le sommeil somnambulique, dans l'extase et la catalepsie, dans l'hallucination et la lucidité des voyants, dans la peur et tous les états nerveux, les deux vies se séparent, la vie fluidique et la vie terrestre, et dès lors il y a deux mouvements, agissant dans leur sens sans plus se préoccuper de celui de l'autre que s'ils n'avaient jamais marché de pair. La matière étant inerte par elle-même, les sens du corps matériel restent de même inertes, du moment qu'ils sont livrés à leur vie propre, *celle d'inertie*. Les fluides atmosphériques étant donc la partie active de la vie terrestre, les sens du corps sidéral, lequel est composé de ces mêmes fluides, restent actifs et en action permanente avec lui.

— Vous voulez dire que lorsqu'il en est ainsi le corps matériel est empêché à toutes choses et insensible à toute vie ; et, que si cette dernière n'est pas complètement éteinte en lui, elle y est tellement engourdie qu'on peut la tenir pour une mort factice et temporaire !

— Une seule chose la distingue de la mort réelle, c'est que chez elle la putréfaction n'existe pas ; et, tant que cette dernière n'existe pas, il n'y a pas de mort réelle.

— Très bien ! mais cela ne me dit, ni pourquoi, ni comment, les somnambules voient avec l'épigastre ou tout autre partie du corps.

— Patience ! nous y arrivons ! Le corps sidéral, ayant comme nous l'avons dit, la faculté de s'étendre et s'allonger, celle de se transporter au loin à l'aide de la flexibilité de ses liens, il ne faut qu'un peu de raisonnement pour se rendre compte de ce fait : que du moment qu'il s'étend, s'allonge et se déplace, les sens internes, *ceux qui lui appartiennent en propre*, s'étendent, s'allongent et se déplacent avec lui ; et comme ils ne cessent pas d'être actifs, que leur action se porte au loin avec eux, celle-ci se produit où elle se trouve et non plus à la place assignée aux sens externes ; de là la singularité que vous me signalez, laquelle cesse d'être du moment que le fait est expliqué.

— Si je me rends bien compte de ce que vous venez de me dire, les sens externes n'ont de valeur que par les sens internes qui, dans l'état de veille, s'emboîtent en eux comme une doublure dans un habit. Tant qu'il en est ainsi, les sens externes ont toute leur vitalité, puisque c'est des sens internes qu'ils tirent leur action ; mais, quand ces derniers se déplacent, par suite de l'extention du corps sidéral, ils restent inertes pendant que l'activité de ceux-ci se porte sur un point inusité et lequel n'est point fait à leur mesure ; ce qui fait que lorsque le sens de l'ouïe est à niveau de l'orteil on entend par l'orteil, que lorsque celui de la vue est au front on y voit par le front, etc., etc.

— Vous avez parfaitement saisi !

— Parce que je connais la vie intime du corps sidéral ; sans cela...

---

deux — quelquefois plusieurs — à tenir le timon de l'éducation des siens, de la conduite des autres, il résulte une contradiction permanente d'autorité, qui nuit forcément au respect dû, des tiraillements sans fin qui le détruisent et le relèguent au dernier rang des obligations contractées.

Si ce dernier existait chez nous tel qu'il devrait y être, chacun de ceux qui y ont droit en partage avec d'autres, s'inclinerait devant toute observation faite en dehors d'eux, se réservant le droit de faire des observations quand l'heure en serait venue ; mais, en face de l'enfant, en face du subalterne, non seulement on s'abstiendrait de relever la faute, mais encore feindrait-on de ne point la voir ; tout appui latent étant aussi préjudiciable au respect que celui qui est avéré et bien établi.

A leur tour, les parents et supérieurs ne se feraient leurs observations qu'en dehors de ceux qui relèvent d'eux, ce qui laisserait intacte et dans toute son autorité le pouvoir de chacun d'eux ; c'est malheureusement, et presque toujours, le contraire qui arrive.

Nous comprenons très bien que les idées et la manière de voir, comme aussi celle de procéder, ne soit pas la même chez tous les membres d'une même famille, d'une même administration. Chez soi l'on faisait ainsi... dans l'ancienne administration l'on procédait comme cela... et, chacun tenant à son principe personnel, personne ne veut céder, ce qui, soit dit en passant, s'en va droit à l'encombre du respect puisque tout conflit au sein d'un pouvoir quelconque l'ébranle et qu'en dehors des concessions, venant des deux côtés, l'on ne peut appliquer tous les systèmes à la fois.

Ne vaudrait-il pas mieux, dans l'intérêt de ceux qu'on a à conduire, étudier toutes manières de faire que de s'en tenir à une seule ? ne vaudrait-il pas mieux prendre à chaque système ce qu'il a de bon que de s'arrêter à la médiocrité d'un seul ? Sans nul doute, cela vaudrait mieux, mais là n'est pas l'usage et chacun tient à ce qui est de lui.

Soit, restons dans la coutume, puisqu'on le veut, et que chacun garde dans ses idées, puisqu'on y tient, mais qu'on ne s'entrave pas les uns les autres, qu'on ne se démolisse pas mutuellement, si ceux auxquels le respect est dû veulent sauvegarder leur autorité sans toucher à celle des autres.

— Et aussi parce que vous commencez à être au courant des lois de la nature, de celles qui régissent l'univers en général, et notre globe en son particulier ; sans compter d'une foule de raisons d'être, qu'on ignore assez généralement, les magnétiseurs de nos jours s'occupant plus de pratique que de théorie, par ignorance de cette dernière.

— J'avoue que rien de ce que vous m'avez enseigné n'est utile et qu'au lieu de regretter le temps que je vous ai donné je n'ai qu'un désir, celui de vous en donner davantage.

— En ce cas-là continuons et tâchons de nous rendre compte des phénomènes de la suggetion dont tout le monde s'occupe et parle à l'heure présente.

— J'allais vous en prier.

(*A suivre*).

ETUDES PHYSIOLOGIQUES

faites au jour le jour

Du cou et du gosier

Les gens d'un mauvais naturel et les poltrons ont d'ordinaire le cou long et mince ; les colères, les vains et les opiniâtres l'ont gras et long, les gens forts et industrieux, aimant la vertu et de bon esprit, ne l'ont ni trop long ni trop fort, mais bien fait, les gens rusés et nés pour mal faire l'ont mou et faible, ceux dont les nerfs du cou s'étendent comme pour se montrer sont tout à fait méchants. Lorsqu'il y paraît de grosses veines comme enlacées les unes aux autres, c'est le signe d'une incroyable méchanceté ; ceux qui l'ont démesurément gros sont enclins à la colère et méchanceté, ils sont intraitables et malpropres comme des pourceaux. Ceux qui l'ont tout à la fois démesurément gros et démesurément court, sont violents, audacieux et de peu de cœur, ils voient rouge dans leur colère, ce qui peut les pousser au meurtre, et ils sont sujets à l'apoplexie. Les gens querelleurs ont d'ordinaire les vertèbres de la racine du cou fort rudes et s'enflant depuis le bas du cou jusqu'aux épaules. Quiconque a le cou rude est intraitable et indocile ; qui l'a rude et couvert de poils comme si c'était une crinière, est ennemi de la politesse et du savoir-vivre, il est querelleur. Un cou raide et immobile indique un homme opiniâtre et peu disposé à se laisser conduire ; mais ils portent parfois leur industrie jusqu'au delà d'eux-mêmes, s'accoutumant à surmonter peines et obstacles, quelque grands qu'ils soient, afin d'éviter le tort qu'ils pourraient en ressentir. Ceux-là sont efféminés mais faisant tout ce qu'ils peuvent pour cacher leurs vices et leurs défauts, lesquels sont évidents par les convulsions de leurs lèvres, le changement de leurs yeux, leurs pieds tortus, le mouvement de leurs hanches, l'incertitude et l'instabilité de leurs mains, le ton de leur voix ; de même, leur cou ne peut rester en repos et il faut qu'il remue sans cesse. Un cou droit et qui regarde comme en haut est celui d'un orgueilleux qui ne cherche que noise et n'a pas plus de jugement qu'il ne lui en faut. Un cou qui se penche de côté signifie sottise, parfois disposition aux lettres et à la littérature, avarice ou malice, il dit un esprit qui n'est sensible ni à la joie ni aux délices de la vie, celui qui penche du côté droit est celui d'un homme studieux, honnête et calme, celui qui penche du côté gauche est celui d'un écervelé et d'un luxurieux. En dehors de ces deux cas là, le cou qui penche est un mauvais signe, il ne dit que maladie et mauvaise disposition du cerveau. Quand un homme a le gosier rude c'est un signe qu'il est

XV

Une autre raison à l'appui de ce qui a été dit.

Cette fois, il s'agit du caractère de ceux qui sont appelés à conduire les autres, chose sur laquelle on ne s'observe généralement pas assez.

On se demande comment on veut que celui qui subit des irrégularités d'humeur et de caractère, celui qui doit compter avec des tyrannies non motivées ou des indécisions sans fin, ne prenne pas en pitié, si ce n'est en mépris, celui qu'il voit rivé à ses défauts comme un esclave à sa chaîne, celui qui ne sachant, ni se gouverner ni se diriger lui même, se montre chaque jour à lui dans toute la splendeur de son infériorité personnelle ; et, en fait de déférence, tout est dit quand on se descend dans l'esprit de ceux qui vous la doivent.

Quand il est ainsi, on n'obéit plus que par devoir et sans élan, on ne supporte plus que parce qu'on ne peut mieux faire et toujours, sans qu'il soit nécessaire de le dire, au détriment de la considération due. Les enfants et subalternes sont de bons juges dans ce qui les heurte en nous, ils ont, pour voir et saisir nos faiblesses des yeux de linx qui scrutent tout et ne laissent rien échapper ; puis, il faut le dire, car c'est un des traits saillants de l'humanité, grands ou petits, riches ou pauvres, intelligents ou sots, c'est à travers un microscope que nous apercevons les défauts dont nous subissons les conséquences malgré nous.

Mais les caractères sont et ne se font pas, et l'on est ce que l'on est sans pouvoir s'en empêcher : cela, nous le reconnaissons, mais ils se modifient et peuvent se dominer, *quand on le veut*.

(*A suivre*).



volage, fripon, vain et présomptueux en ses discours; s'il y a en lui des vertèbres qui s'enflent, il est plus volage en parole qu'en action. Il aura de hautes pensées, mais quand il aura bu, il deviendra plaintif, soupçonneux, défiant et se mettant facilement en colère, il fera voir alors qu'il est un déplaisant ivrogne.

ADAMANTIUS (*A suivre*).

LA LOI DES NOMBRES

S, 18. — La Lune

« Naissance d'Isaac, triomphe de l'épouse, jour d'affection conjugale et de bonne espérance. »

Ce jour est celui des gens qui n'ont pas d'enfants et en désirent; c'est le triomphe de l'épouse ou la maternité conquise. La maternité c'est l'auréole de la femme quand elle sait la comprendre et en remplir tous les devoirs. Nous disons à ceux qui n'ont pas d'enfants et qui en désirent : affermissez votre volonté dans ces désirs, préparez-vous à l'acte qui doit vous faire trois, de deux que vous êtes, en vous retrempant dans votre affection réciproque laquelle va se renouveler ou, pour mieux dire, se régénérer dans l'espoir qui vous tient et, pleins de votre désir, croyants et fervents, accomplissez ce jour-là l'acte qui doit vous ouvrir la porte de la paternité. Sans vous rebuter à la déception de l'heure, si vous échouez de prime abord, reprenez trois mois après et attendez en confiance : *ce que vous aurez voulu ainsi* sera, sinon du premier jour, mais dans la suite de ces derniers, la chose étant assurée du moment que les trois termes de l'esprit humain auront agi en vous. Pour tous, et en dehors de la question principale, ce jour est un jour de bonne espérance, autrement dit de celles qui se réalisent et portent fruits. L'enfant né ce jour-là sera travailleur et arrivera aux dignités et honneurs les plus élevés.

L. MOND.

VARIÉTÉS

Les Signes des temps

Réclame et Spéculation

Quand une société s'en va, le monde qui la porte tombe et disparaît avec elle : c'est alors le règne du mal, celui où l'ombre prime la lumière, portant la mort et la décomposition où naguère la vie se présentait active et luxuriante; c'est l'heure de la transformation, celle où le passé se noie dans les lueurs de l'avenir, torrent qui l'emporte et l'engloutit à jamais.

Ce règne néfaste, c'est le nôtre, cette heure de transformation, c'est celle du moment et l'on peut dire que nous sommes en pleine possession des signes du temps.

Dans la foi que nous professons et laquelle n'est autre que l'intelligence des principes éternels, *révélation permanente* et religion qui contient en elle toutes les autres, sans distinction de dogmes ni des croyances, il est dit que la prescience, loin d'être une superstition, comme on l'affirme en haut lieu, est une loi dérivant de Dieu et un principe établi par lui, il est dit que dans la vie rien ne nous survient de grave sans que nous en soyons avertis par avance; de là les prophètes et les voyants.

Les prophètes sont ceux qui annoncent, les voyants ceux qui indiquent. Les prophètes ont l'éloquence qui manque aux voyants et ils sont plus près de Dieu que ces derniers. Ils lisent dans le haut de sa volonté, pour nous la traduire par l'analogie qui va d'un monde à l'autre, les voyants la lisent dans le bas.

Les premiers ont l'intuition des choses divines et ils voient *avec les yeux de l'esprit* (1), les seconds ont la perception des choses terrestres et ils voient *avec les yeux du corps sidéral ;* ce sont eux qu'on nomme médium comme étant les intermédiaires naturels entre la nature et nous.

Des premiers, Dieu a fait ses porte-voix, des seconds ses moyens; ici, pour parler aux forts et aux intelligents, là pour se faire comprendre des faibles et des inintelligents; mais, ici comme là, c'est sa sagesse qui parle et la nôtre est de savoir nous y conformer.

Il a donc, nous l'avons déjà dit, mis des signes dans les temps afin que l'homme sache par avance où il va; des signes communs à tous quand il s'agit de la généralité de ces derniers, des signes spéciaux quand il ne s'agit que d'un seul, et il n'y a que ceux qui ne veulent ni voir ni entendre qui se détournent d'eux, les accusant d'erreur et de superstition.

Or donc, et en vertu de ce qui précède, nous sommes à un moment où les signes des temps abondent et il suffit d'y regarder pour voir qu'ils approchent; il suffit d'y regarder pour savoir que l'heure du renouveau est là et qu'on en voit les avants-coureurs poindre aux quatre coins de l'horizon.

L'un de ces signes est l'esprit de réclame et de spéculation, lequel plane de ses deux ailes étendues sur notre époque: à l'heure présente on spécule sur tout, on réclame à propos de tout; tant et si bien que nous sommes à l'apogée ou ridicule des deux. Tout ce qui était commerce jadis est spéculation aujourd'hui, tout ce qui était annonce n'est plus que réclame et, en face des deux, il est prudent de se tenir en garde.

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que le mouvement qui nous porte n'est plus stable et que l'homme veut marcher plus vite que la destinée; parce qu'il veut jouir des plaisirs de la vie et non de ceux de l'esprit, et que pour assouvir la soif qui l'étreint, il lui faut être riche; que

(1) De notre esprit à nous et non celui des autres.

pour être riche rien ne lui coûte, ni mauvaise foi, ni mauvaise conscience, que le travail mène lentement à la fortune et qu'il veut y arriver vite, etc.; ce qui est un signe de décadence morale, et toute décadence morale est un signe des temps,

Pour être riche, vite et grandement, il faut spéculer sur tout, dénaturer les choses et les faire priser plus qu'elles ne valent; ce qui nous donne la réclame à fond de train. Puis, tout le monde spécule, dès lors, il faut passer sur le voisin, le dénigrer et se faire valoir à ses dépens, le ruiner même si cela vous est avantageux; et, comme en ce genre, rien ne coûte à qui veut arriver, on spécule et l'on réclame au lieu de faire des annonces et du commerce, car il faut l'avouer, ce dernier n'est plus à l'heure présente qu'un grand bazar où l'on se tire aux jambes les uns des autres, sans respect pour les lois d'honneur et d'équité.

Quand les rouages ne marchent plus, la machine casse; quand les lois naturelles ne fonctionnent plus, le mouvement s'arrête et les cataclysmes en sortent. En fait de société ces derniers sont les révolutions, les guerres, les émeutes, etc.

Ainsi donc, le commerce ne va plus parce qu'il a été supplanté par la réclame et la spéculation, et quand le commerce s'arrête sans reprendre résolument, c'est la machine qui casse ou est prête à casser. Le lecteur peut déduire pour le reste.

L. Mond.

BIBLIOGRAPHIE

DIEU ET LA CRÉATION

par Réné CAILLÉ

Ingénieur, vice-président honoraire de la Société scientifique d'études psychologiques de Paris.

A Paris, à la librairie des sciences physiologiques, 5, *rue des Petits-Champs* ; *à Avignon, aux bureaux de l'ANTI-MATÉRIALISTE, prix* 1 *fr*. 50.

Rien d'attrayant comme ce livre dont la première partie « Origine généalogique de l'être humain », est un petit cours d'anatomie à la portée des moins érudits : tout ce qui est de nous, matériellement parlant, tout ce qui est de nos organes, y est démontré dans sa vie propre et son utilité. Aux ignorants de la chose nous disons : abreuvez-vous à la source.

La seconde partie « l'Ame, son existence prouvée expérimentalement », est enlevée comme la première et traitée de main de maître. L'auteur est un érudit, cela se voit de suite, un croyant et un philantrope, cela se sent de soi : savoir réel, style charmant, imagination luxuriante, voilà ce qui fait le charme et le mérite du livre; mais il y a trop d'enthousiasme à la clef, trop d'affirmations inutiles, pour que celui qui réfléchit puisse se sentir convaincu, ou seulement ébranlé, par le mirage étincelant que l'auteur fait briller à ses yeux ; la vérité s'affirme d'elle-même, purement, simplement, et parce qu'elle est inattaquable en son principe, ce que ce l'auteur a trop oublié quand il a cédé à son exubérance de preuves et d'affirmations.

Qui veut trop prouver ne prouve rien, c'est le défaut du livre, selon nous; mais que de grandes et nobles pensées, que de hautes aspirations il renferme! quelle foi, quelle croyance ensoleillée que celle qui en a dicté les pages! quel esprit fécond et ardent que celui qui y peuple l'espace de ses innombrables créations! quelle richesse d'imagination! quelle ardeur de sentiment! quelle nature intuitive et pénétrante que celle de notre cher confrère! Ce n'est pas en spirite qu'il écrit, mais en occultiste qui se trompe et prend un reflet pour un rayon; car c'est dans les domaines de la science contestée qu'il plante son drapeau, se croyant en terrain vierge et non découvert encore. Il est vrai qu'il y fait fausse route, y prenant à gauche quand il faut prendre à droite, mais il ne sort pas de l'enceinte dont la porte s'est refermée sur lui : M. Caillé est trop supérieur d'intelligence pour s'arrêter à moitié chemin de la révélation vraie. Sa première étape a été le matérialisme, c'est lui qui nous l'a dit, la deuxième le spiritisme, la troisième et la dernière sera l'occultisme, nous le lui prédisons et affirmons par avance.

Le but que l'auteur poursuit, nous n'avons pas besoin de le dire, est l'affirmation du monde des esprits; course échevelée dans laquelle il entraine ses lecteurs sans leur permettre de respirer : sa croyance est la seule valable et ceux qui croient en dehors d'elle sont des entêtés et réfractaires (*sic*), des gens de parti pris, pour lesquels il n'écrit pas, gardant son éloquence pour les convertis; tout cela dit avec sa naïveté d'homme qui s'emballe sans savoir où il ira échouer. Comme Prudhom, cet autoritaire de haute valeur, il part en guerre chaque fois qu'il éprouve le besoin d'affermir en lui ce qu'il y sent vaciller; de là ses coups de boutoir à l'adresse de ceux dont la croyance ne fait pas corps avec la sienne.

Nous sommes sans droit de discuter cette dernière, quelqu'erronée qu'elle puisse nous paraitre, mais nous avons celui de faire le jour partout où l'ombre se produit: n'en déplaise à notre cher confrère, ce qui est des mondes supérieurs se *démontre* et ne se *prouve* pas, *expérimentalement* surtout, la preuve étant essentiellement terrestre. La faiblesse de son dogme se montre donc dès l'intitulé du livre.

L'âme n'est pas esprit *créé*, comme il l'avance, mais bien *incréé* puisqu'elle est immortelle, et que tout ce qui est de la création meurt. Pas de sophisme pour protester, LA LOI EST UNIQUE.

Le *moi personnel* est terrestre, purement terrestre; ce que nous savons de notre spiritualité n'allant pas au-delà de l'hypothèse : qui nous dit qu'après la mort les âmes ne s'accouplent pas pour remonter? et bien d'autres qu'il serait trop long de relever.

L'œuvre de M. CAILLÉ pêche donc par la logique, cette base essentielle de toute vérité et, nous le répétons, celui qui médite et réfléchit ne peut sérieusement admettre le monde des esprits, utopie qui s'en va contre les lois de la création, les démentant dans leur principe d'universalité. Que l'auteur veuille bien étudier ces dernières, *sans parti pris d'opinion*, ce qui est un peu son défaut, soit dit sans l'offenser, et il verra par où son dogme pêche.

Que dirons-nous des lignes qu'il consacre à la femme et à l'amour, si ce n'est qu'elles sont empreintes d'un sentiment si élevé, qu'on se sent pris en les lisant d'un respect infini pour celui qui les a tracées; que dirons-nous de la prière mise à la fin de l'œuvre, si ce n'est qu'elle est une de ces aspirations grandioses où l'homme de foi religieuse se retrouve tout entier; nous dirons que c'est celle du juste entée sur celle du pharisien, car l'esprit de l'œuvre peut se traduire ainsi : Mon Dieu, je vous remercie de n'être pas comme ces entêtés et réfractaires, etc.; ce qui ne nous empêche pas de dire à nos lecteurs : lisez ce livre, mais au recto seulement si vous en voulez les splendeurs, au verso si vous en voulez les ombres; mais le sage doit toujours éviter les exagérations qui faussent l'esprit des textes et les exaltations qui portent au-delà du but.

L. MOND.

AXIOMES

L'homme utile est à peine un sur mille.

RENAN

La foi n'est qu'une superstition ou une folie si elle n'a la raison pour base. UN PHILOSOPHE

Dieu est l'infini ou il n'est rien.

V. CHERBULIEZ

Nous sommes des feuilles jetées au vent et nous allons où il nous emporte. Charles MIROUVEL

Faites-vous des ennemis, car ceux-là ne sont autre chose que le commencement de votre gloire.

Emile de GIRARDIN

Définir ce qu'on ne sait pas, c'est une ignorance présomptueuse, affirmer positivement ce qu'on ignore c'est mentir. UN PHILOSOPHE

L'œuvre de l'humanité c'est le bien. RENAN

Quand deux entêtements de femme se liguent contre un pauvre homme, sa défaite est certaine.

V. CHERBULIEZ

La jeunesse d'aujourd'hui a fait rentrer l'étude de la femme dans la catégorie des sciences exactes.

V. CHERBULIEZ

Une religion exclusive n'est pas une religion catholique. Catholique veut dire universelle. E. LÉVI

RECETTES

Vinaigre pour la brûlure

Dans un verre de fort vinaigre, mettez dissoudre la coquille d'un œuf, et après quelques heures, passez et ajoutez une forte cuillerée à soupe de salpêtre.

P. D.

Cors aux pieds, durillons, poireaux, verrues, etc.

Faites tremper pendant une nuit un rond d'écorce d'orange de la grandeur d'une pièce de 50 centimes dans du fort vinaigre ou dans de l'acide acétique du commerce, et appliquez-le du côté du blanc sur le mal jusqu'à ce qu'il vous fasse mal. En répétant le remède pendant trois jours, on est sûr que le mal sera éteint.

P. D.

Crevasses, gerçures

Frictionnez-vous le matin en vous levant avec du pétrole. Ce remède les prévient et les guérit.

P. D.

Cocasseries

Nous relevons la cocasserie suivante dans la *Réforme Algérienne.*

« On sait tout le mal que se donne les directeurs de journaux pour trouver des primes à offrir à leurs abonnés.

On a usé déjà les montres, les parapluies, les thermomètres, les chromo-lithographies, etc.; mais rien n'a égalé jusqu'ici l'annonce que nous relevons dans une feuille nouvellement fondée dans l'Etat de l'Ohio. »

« L'Administration du journal a passé des traités avec « beaucoup de riches héritières — demoiselles ou veuves « — des Etats-Unis, qui ont pris l'obligation de n'accorder « leurs mains qu'à des abonnés d'un an à notre journal. »



CORRESPONDANCE

P. B. — Nous nous sommes croisés, mais je pense qu'o[illegible] faire suivre ; sinon réclamez. Nous nous sommes hâtés, prévoyant votre départ. Nous adressons comme vous nous avez dit, mais il me semble que le nom du bureau n'eût rien gâté. Nos amitiés.

Ch. R. — On est venu nous voir ces jours-ci, on pense à vous, mais c'est pire qu'un galérien dans ce moment, on fait la besogne de quatre — trois absents — y compris celle de son supérieur ; c'est absurde ! mais c'est comme cela. .. Souvenirs à tous et de tous.

Lumière. — Merci de l'empressement et obligeance.

Le Gérant : J. GALLET

TABLETTES RECOMMANDÉES

Fleurs de Cyprès, 3 fr. 50. — Un Abîme, 1 fr. — L'Adolescence et l'Age mûr, 1 fr. 50. — Viens, mélodie, musique de E. Ameline, 3 fr. 50. — Les Poèmes du Cœur, 1 fr., chez l'auteur, Mme Marie-Edouard Lenoir, à Mérignac (Gironde).

Le Bataillon scolaire. L'Ange Gardien. Dis-moi pourquoi? Le Départ du Volontaire ; chaque, 0.75 c., *franco*. Aux bureaux de la *Petite Gazette Poétique*, 17, rue Racine, Paris.

La vérité sur la fin du monde et sur les événements qui en seront le préambule peu éloigné. — Nouvelles découvertes sur la dégénérescence et le renouvellement des êtres vivants ; par F. D., 0 fr. 50 cent chaque. Au bureau du journal.

Journaux recommandés

L'ANTI MATÉRIALISTE (bi-mensuel), Directeur : Réné Caille. — Avignon, Monclar. 5 fr.

LE BIOGRAPHE (mensuel), Réd. en chef : Mme Ed. Lenoir. — Bordeaux . . 10 fr.

LA CHAINE MAGNÉTIQUE (mensuel), Directeur : Louis Auffenger. — Paris. . . . . . 6 fr

LA LUMIÈRE (bi-mensuel), Directrice : Mme Lucie Grange. — Paris. . . . . 6 fr.

LA PROVENCE (bi-mensuel), Réd. en chef : Alfred Saurel. — Marseille. . . 6 fr.

LA REVUE NORMANDE (mensuel), Directeur : Albert Hue. — Carentan (Manche).. 10 fr.

LE STAND (hebdomadaire), Réd. en chef : Ulysse Savoy. — Paris. . . . . . 8 fr.

LA PETITE GAZETTE, Directeur : Georges d'OLNE. — Paris.

Lyon. — Imp. J. Gallet, rue de la Poulaillerie, 2.